

## Elle attendait un bébé

Thérèse Marchand

Number 150, September 2016

Persistence

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/83429ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Marchand, T. (2016). Elle attendait un bébé. *Moebius*, (150), 91–96.

## THÉRÈSE MARCHAND

### *Elle attendait un bébé*

Dans son village, on la disait simple d'esprit. En effet, son esprit était simple à l'extrême. Elle ne s'étonnait de rien, trouvait tout normal et naturel et ne connaissait rien des mystères de la vie, parce que la vie ne présentait aucun mystère pour elle.

Un jour, elle décida qu'elle voulait un enfant et commença, en toute logique, à attendre un bébé. Ne soupçonnant rien des dessous d'une telle entreprise, elle ne s'emberlificota d'aucune précaution pour s'assurer que la chose était possible. Elle ne connaissait aucun homme intimement, n'en ayant jamais vu la nécessité; ce n'était, pour elle, qu'affaire de femme.

Sa décision prise, elle se hâta de l'annoncer comme elle l'avait souvent entendu faire. D'abord tout à fait discrètement, en manifestant une joie retenue et mesurée, puis, à haute voix et à tout venant, en s'exclamant et se réjouissant fort. On se scandalisa d'une telle audace, d'un tel manque de pudeur chez cette jeune fille habituellement si réservée, on palabra aussi longuement sur l'identité de son partenaire. Ne trouvant aucune réponse plausible, une des commères, la plus décidée sinon la plus curieuse, outrée qu'on eût osé souiller cette virginale enfant, lui demanda un jour, en catimini, qui était l'heureux père. La future mère ne fut aucunement troublée: elle n'avait pas cru nécessaire, à cette étape de l'attente, de se pourvoir d'un compagnon. La commère insista: mais de qui est cet enfant? La pauvre fille affirma n'en rien savoir, mais s'il fallait absolument un père, elle prendrait celui qui se présenterait une fois le bébé arrivé ou en trouverait un, c'est tout. Insultée de ces réponses franches et directes, la bonne dame se

méprit sur la simplicité d'esprit de la future maman et lui lança : je suppose que c'est par l'opération du Saint-Esprit. Marie, qui n'était point folle, repoussa cette explication trop abstraite à son goût. Non, il n'y avait là aucun mystère, aucune cachette, elle attendait un bébé, c'est tout.

La nouvelle se répandit vite qu'il n'y avait eu là que faux scandale. Les plus savants parlèrent de grossesse nerveuse, les plus bêtes, de folie, les honnêtes gens ne portèrent aucun jugement, se contentant de plaindre la pauvre fille qui courait à une si grosse désillusion. Quelques mâles farauds se vantèrent à la ronde de vouloir matérialiser les espoirs de la malheureuse folle, mais aucun n'osa le faire.

La pauvre Marie, une fois la nouvelle partout répandue, et les explications fournies, s'installa bienheureusement dans son attente. Au début, elle ne fit que cela : attendre. On la voyait toujours assise à sa fenêtre, tête penchée et mains jointes, méditative. Parfois, elle jetait de longs regards sur la rue, comme pour scruter l'avenir, pour y voir des signes précurseurs de la venue de l'enfant. Quand la température était clémente, elle s'exposait quelques instants à l'air pur, sur son balcon, les mains libres de tous travaux, tout simplement croisées sur son ventre. Les passants l'interrogeaient alors : « Que fais-tu là Marie ? » Invariablement, elle répondait sur le même ton doux : « Mais, vous ne savez pas ? J'attends un bébé ! » Chaque fois, son sourire s'élargissait, son visage s'épanouissait et on se surprenait à la trouver belle, cette pauvre fille que la nature avait un peu négligée. On continuait son chemin en hochant la tête et Marie, chaque fois, se sentait attristée qu'on puisse envier son heureux sort.

Après deux mois de cette inactivité indispensable, croyait-elle, à son état, elle se sentit assez reposée. Il était temps de passer à l'étape suivante : préparer la chambre du bébé et lui monter une layette. Rose ou bleu ? Au bout de deux longues journées de délibérations, tenues le plus souvent à haute voix pour ne rien oublier de ses arguments, elle opta pour le bleu. Oui, elle aurait un garçon qui lui ressemblerait beaucoup, qui pourrait aussi avoir emprunté quelques traits à son grand-père, son air sérieux, grave, recueilli quand il vaquait à ses occupations de bedeau. Mais le bébé n'aurait rien de sa grand-mère, absolument

rien. Tout le monde au village s'accordait à dire que c'était une sainte, mais Marie n'en croyait rien ; jamais elle n'avait senti que sa mère l'aimait et elle ne voulait à aucun prix doter son bébé de la froideur, de la dureté de cette femme. Marie l'aimera son bébé, jamais elle ne le traitera d'idiot, de simple d'esprit, jamais elle ne se moquera de lui, ni ne le rudoiera.

Son choix fait, Marie se lança à corps perdu dans l'acquisition et la préparation du trousseau. Elle parcourut alors le village en tous sens, signifiant à chaque boutique, à chaque marchande : je voudrais tel article pour mon bébé. En bleu, ce sera un garçon, terminait-elle fièrement, en relevant la tête. Et les dignes commerçants, qui ne se privaient guère de critiquer quand la porte se refermait derrière elle, accédèrent à toutes ses demandes. On lui prêta catalogues et feuillets réclames afin d'éclairer son choix et on lui trouva tout ce qu'elle voulait pour son bébé. Chaque jour, elle ramenait à son logis quelque babiole nouvelle.

Désormais, on la vit beaucoup moins souvent à sa fenêtre ou sur son balcon. Elle cousait, tricotait, du mieux qu'elle pouvait, les pièces de la layette du futur bébé, sans demander conseil à qui que ce soit. Elle s'en rappelait bien, sa mère répétait : « Moi, je fais mes affaires toute seule, sans demander à personne son avis. » Il semblait à Marie qu'en certaines circonstances extraordinaires, comme celle qu'elle était en train de vivre, le précepte avait du bon, même venant de sa mère.

Après trois autres mois de cette activité fébrile, pendant lesquels elle s'était consacrée corps et esprit au trousseau, elle commença à se sentir légèrement inquiète. Toutes les femmes qui, comme elle, attendaient un bébé, grossissaient. Pas elle. Pas le moindre renflement du ventre ; pourtant, elle le savait très bien, cela devait se produire inévitablement. Comment se faisait-il qu'elle seule ne grossissait pas ?

Elle songea à voir un médecin pour se rassurer. Ne le faisait-on pas quand on attendait un bébé ? Pas toujours, lui semblait-il, mais peut-être cela vaudrait-il mieux dans son cas. Elle hésitait. Son père en avait consulté un au début de sa maladie. Une semaine plus tard, il mourait. Et sa mère ne disait-elle pas souvent en la montrant : « Voyez

ce qu'ils en ont fait. Jamais plus de médecin !» Elle avait tenu parole. Jusqu'à sa mort. Marie ne comprenait pas très bien ce qu'ils avaient fait d'elle, mais son instinct l'avertit qu'il valait mieux faire confiance à la nature plutôt qu'à la science. Elle s'abstint donc.

Pour mettre toutes les chances de son côté, elle décida cependant qu'il lui fallait manger davantage. Elle consommait tellement qu'un jour, l'épicier ne put se retenir de lui dire : « Ma foi, tu vas engraisser, ma petite ! » Elle répondit en rougissant : « Il le faut bien ! » Il avait baissé les yeux, ne sachant plus quoi dire. Dans le village, on commençait à croire qu'il y avait peut-être bien anguille sous roche, car, dans son lourd manteau d'hiver, la pauvre fille avait de plus en plus l'allure d'une femme enceinte. Comme personne n'osait plus aborder le sujet avec elle, Marie n'en sut rien et elle continua à manger au-delà de son appétit, à se reposer méthodiquement, à rêver du bébé qui ne devrait plus tarder maintenant. Il s'appellerait... il s'appellerait... Ah ! elle décidera quand il sera là, quand elle le verra.

Personne ne s'enquêrait plus du père mais la question n'avait cessé de tourmenter Marie. Elle avait beau se dire qu'elle y penserait sérieusement une fois le bébé arrivé, elle ne pouvait s'empêcher de s'en inquiéter parfois. Ce ne sera pas facile à trouver ! Le nouveau bedeau – car elle aurait bien aimé un bedeau comme son père – avait déjà quelques enfants, il ne voudrait sûrement pas se charger d'un nouveau-né, d'un tout petit bébé. Elle avait aussi pensé au curé, mais outre le fait qu'il n'était plus très jeune ni très beau, elle n'était pas convaincue qu'un curé pût devenir un bon père. De plus, il avait l'air si sévère dans ses habits sacerdotaux ou caché derrière les grilles de son confessionnal, il punissait si durement, il l'avait même déjà qualifiée de « petite sottie » que, non, il ne ferait pas un bon père pour son petit ange.

Elle avait aussi imaginé un père parti à la guerre, mais, y avait-il une guerre en ce moment ? Elle ne le croyait pas. De toute façon, il faudrait le faire revenir un jour, son petit ne pouvait se passer d'un père éternellement.

Il ne restait finalement qu'une solution, celle dont elle rêvait tout bas, enfouie sous ses couvertures quand elle était bien sûre que personne ne la voyait, ne l'entendait.

Rodolphe. Son unique prétendant, à l'époque de ses vingt ans. Rodolphe que sa mère avait repoussé avec tellement de fermeté qu'il n'était jamais revenu. Jamais elle ne l'avait revu en chair et en os. Seulement dans ses rêves.

Que s'était-il donc passé, il y a dix ans ? Oh ! elle s'en souvenait de façon très précise, revoyait très nettement la figure de Rodolphe, sa silhouette quand il passait devant le balcon et la saluait timidement de sa main levée. Puis, un soir, tragique soir, il avait voulu monter sur le perron pour s'asseoir auprès d'elle. Sa mère avait alors brusquement surgi derrière elle et l'avait renvoyée à sa chambre. De là, elle ne put entendre que les cris maternels et la voix faible et bien timide de son Rodolphe. Pour la première et la dernière fois, la voix de son Rodolphe. Il n'était jamais repassé devant la maison et elle n'avait jamais posé de questions.

Quand son père était tombé malade, elle avait bien failli le questionner, il avait toujours été si gentil avec elle, mais elle avait changé d'idée. Il valait mieux le laisser mourir en paix, il semblait déjà tellement inquiet du sort de sa fille. « Ma pauvre Marie, disait-il quelquefois, que vas-tu devenir quand je serai parti ? » Pourquoi partirait-il, se demandait-elle alors, ils étaient si heureux ensemble, tous les deux. Elle lui avait répondu une fois, pour le rassurer : « Eh bien ! je partirai avec toi ! » Il n'avait pas ri ; au contraire, son visage s'était étrangement assombri et il avait finalement ajouté, après un long silence : « Mais non, ma petite Marie. Tu es jeune encore. Tu te marieras, tu auras peut-être des enfants. Tu seras heureuse. »

Et voilà. Maintenant elle est heureuse. Elle aura un bébé. Et un garçon, c'est sûrement ce que son père aurait préféré, il sera très content d'elle. A trente ans, il est temps. Peut-être que Rodolphe reviendra... Non, valait mieux ne pas penser à lui maintenant, ne pas vouloir trop de choses à la fois. Ne penser qu'au bébé pour le moment, ça l'occupait déjà assez !

Vers la fin avril, elle se sentit prête. De nouveau, elle se posta devant sa fenêtre, de plus en plus longtemps chaque jour, scrutant la rue, s'impatientant parfois de ce qu'il n'arrivait pas assez vite.

Un bon matin, vers la mi-mai, elle le trouva devant sa porte. Il l'avait appelée de ses cris perçants et elle s'était précipitée en robe de chambre sur son balcon, contre tout usage. Il était là, bien emmitoufflé dans ses langes, le visage encore tout fripé, réclamant sa mère à grands cris.

Elle le prit dans ses bras, lui donna son doigt à sucer pendant qu'elle préparait vite un premier biberon qu'il but jusqu'à la dernière goutte. Quand il fut rassasié, elle l'habilla des vêtements préparés pour lui et, l'emportant serré contre son cœur, l'exhiba fièrement à travers le village : « Voyez comme il me ressemble ! Il s'appellera Nicolas, comme mon père. » On s'approchait, on contemplait, certains même touchèrent du doigt ce bébé tant attendu. Était-ce un miracle ?

Deux semaines plus tard, Rodolphe, qui avait eu vent de la grande nouvelle, se présenta chez Marie et lui déclara qu'il aimerait être le père de son bébé, si elle voulait bien de lui.

Jamais il ne posa de question sur la provenance de l'enfant. Ils vécurent heureux tous les trois, s'attristant seulement parfois de ce que le Ciel ne leur envoyât pas d'autres bébés.